

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du

HONNEUR ET PATRIE !

PRIX
de

JOURNAL.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau du PATRIOTE, ou on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

L'ABONNEMENT
3 piastres par mois.

Rue du Porton n. 237.

ALMANACH FRANÇAIS.

Jeu*di* 25. — Passage du Pont du Var (Alpes), par le général Berthier (1800)

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1^{er} mai. RUE DU PORTON. N^o. 237.

MONTEVIDEO.

AVIS OFFICIEL.

Aujourd'hui, Jeu*di*, à midi il sera procédé, en l'église de la Matriz, à la bénédiction du Drapeau de la Légion Française. Les parrains sont S. F. M. le Président de la République, et Madame Bernardina de Rivera, qui, s'unissant de cœur à M. le colonel Thiébaud, invitent et prient toutes leurs connaissances de daigner concourir à cette glorieuse solennité.

ORDRE DU JOUR.

Camarades :

Demain, 25 de mai, est le jour que j'ai choisi pour béni*r* notre drapeau. Demain est l'anniversaire de l'époque la plus glorieuse pour notre pays d'adoption, qu'il devienne aussi un anniversaire sympathique entre le peuple Oriental et nous Français. Demain, mes braves

FEUILLETON.

A M. DE FIGUEROA.

LA MARSEILLAISE.

Le poète est semblable à l'écho qui répète
Les sons que dans les airs l'aile des vents lui jette ;
Son âme est une cloche, ou de sa forte main
Le temps frappe les coups de son marteau d'airain.
Ainsi, quand de Rouget l'âme républicaine
Comprit que des tyrans la chute était prochaine ;
Qu'un vaste élan pourrait, dans notre beau pays,
Balayer l'étranger de ses champs envahis ;
Soldat et citoyen, de sa verve guerrière
Il sentit s'allumer l'ardeur sublime et fière,
Et, semblable à Pallas, fille de Jupiter
Sortant de son cerveau sous ses armes de fer,
La Marseillaise, éclos*e* à l'ardeur de la poudre,
D'un front prédestiné jaillit comme la foudre.

camarades, S. E. le président de la république et la noble épouse de l'illustre général Rivera seront les parrains du drapeau qui doit nous conduire à la victoire

A demain donc, camarades, la bénédiction aura lieu à midi.

Le Colonel de la Légion des Volontaires Français.

THIEBAUD.

LE CHEF POLITIQUE ET DE POLICE DE CE DÉPARTEMENT.

Pour célébrer l'anniversaire du 25 mai 1810 et queique cet évènement soit ajourné, comme tous les autres les fêtes patriotiques, je qu'il ce qu'on pris o les célébrer en même temps que le triomphe de la République sur les ennemis, ordonne avec l'assentiment du pouvoir exécutif :

Art. 1. Les 24, 25 et 26 mai, les habitants de cette ville, ont de drapeaux les façades de leurs maisons, et les illumineront à la nuit.

Art. 2. Que le présent décret soit publié. Montevideo, 23 mai 1843.

Andrés LAMAS.

SITUATION ACTUELLE DE LA POPULATION FRANÇAISE DE MONTEVIDEO.

Comme nous sacrifions notre amour-propre à l'intérêt de tous les Français résidant à Montevideo nous engageons nos lecteurs à parcourir avec attention les lignes suivantes, que les graves préoccupations du jour pourraient leur faire négliger. Nous les écrivons avec une conviction sérieuse.

Le partisan déserteur de la neutralité armée, l'insulteur public des Français qui savent se défendre, l'homme qu'Oribe doit porter dans son cœur, puisqu'il a fait tout ce qui était en

Quand la France, plus tard, sans orgueil, sans effroi,
Humilia l'Europe, où dépos*é* son Roi,
Des talents reconnus se levèrent encore
Pour exalter en vers le drapeau tricolore ;
Mais ces hommes puis ants essayèrent en vain
D'égal*er* la vigueur du chant républicain ;
Leur talent se brisa, comme un cristal fragile,
Contre l'éternité de cette œuvre virile ;
Et l'écho passager de leur nom aboli
Tombe, en s'affaiblissant, aux gouffres de l'oubli !

C'est que la Marseillaise est un vaste poème,
Immortel et complet, universel, suprême ;
C'est le tocsin vengeur qui tonne sur les Rois ;
La Liberté qui veille à la garde des lois,
La brusque loyauté de nos graves ancêtres
Soufflant l'infame, et flétrissant les traîtres ;
C'est le bruit des tambours ; c'est le cri des clairons ;
C'est le roulement sourd des pièces de canons ;

lui pour nous désorganiser au moment du danger, le correspondant véridique de M. de Lurde, le représentant de la population française de la République Orientale, l'inépuisable providence de ceux qui ne s'arment pas, M. Pichon enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, va fuir bientôt comme une ombre loin de ces bords hospitaliers (style d'opéra comique), nous sommes assez heureux pour n'avoir plus à le mentionner que pour mémoire.

L'homme qui se complaisait dans les doux et longs loisirs de Rio-Janiero, qui marqua son arrivée en nous affirmant qu'il acceptait le blocus de Rosas qui, plus tard, rejeta ce même blocus et signa l'acte de M. Pichon qui nous dénationalise tout crûment ; l'homme qui, aujourd'hui encore, fait visiter les navires français pour les empêcher de porter des armes à Maldonado ; qui souffre à son bord des propos inconvenants dont nous avons signalé l'auteur ; M. Massieu de Clerval, en un mot, s'est placé dans une position telle que notre silence à son égard peut passer à bon droit pour de la générosité. Nous observerons toutefois un silence commandé par le respect qu'on doit aux vieillards, nous l'observerons parce que nous sommes persuadés qu'aucun acte hostile ne nous forcera de le rompre.

L'homme politique, dont la prévoyante sagesse a proposé à Rosas, de concert avec M. Mandeville, la médiation officieuse de la France et de l'Angleterre, dont la loyauté, s'indignant contre un refus péremptoire, a lancé énergiquement l'intimation du 16 décembre, après la bataille de l'Arroyo-Grande, ce représentant probe et sévère, qui a su se préserver, autant que sa position le lui a permis, du contact immédiat de Rosas, M. le comte de Lurde, ministre plénipotentiaire du gouvernement français à Buénos-Ayres, va se convaincre, par ses correspondances et par les journaux que sa conduite a été approuvée par la presse parisienne, et qu'elles n'a blâmé que son inaction après ses belles paroles. Ses actes futurs se ressentiront nécessairement de l'impression produite sur lui par ses documents ;

C'est une nation invoquant la victoire
Pour son salut d'abord, ensuite pour sa gloire ;
C'est la voix de la France, implorant à genoux
La Liberté, ce Dieu que nous adorons tous !

Gravé dans tous nos cœurs en profonds caractères,
Ce grand hymne rappelle aux Français qu'ils sont frères,
C'est l'évangile simple, où nos devoirs sacrés
Se lisent pour toujours en signes révévés ;
La charte populaire, énergique et vivante,
Qu'adoptera toujours la foule intelligente !
C'est un bronze divin, dont le moule est brisé ;
Limiter, c'est encore avoir beaucoup osé.

Il ne m'appartient pas de blâmer votre audace ;
Dans les beaux noms d'ici votre nom s'est fait place ;
Vous avez, dans l'esprit de tous homme de bien,
L'âme d'un vrai poète et d'un bon citoyen.
Étranger aux secrets de la langue française,
Mais plein des souvenirs de notre Marseillaise ;

et nous devons désormais compter, sans aveuglement toutefois, sur sa vigueur pour l'avenir.

Un bruit se répand que l'intervention française et anglaise a définitivement lieu, qu'une escadre combinée a dû mettre à la voile dans ce but, dans les premiers jours de mai. Acceptons cette nouvelle comme une justification de la conduite que nous avons observée; acceptons-la, comme une preuve de l'intérêt qu'ont excité en Europe les destinées de la République Orientale. Mais ne voyons, dans ces rumeurs, qu'un motif de plus pour activer notre mouvement. M. Mandeville a trop parlé d'intervention pour qu'il soit permis aujourd'hui d'y croire avec une confiance illimitée. Si ces bruits étaient des spéculations, notre bonne-foi deviendrait de la bonhomie outrée.

Que l'extérieur ne nous préoccupe donc qu'en sous-orbre. Des faits plus spécialement importants pour nous, sollicitent, aux portes mêmes de cette capitale, l'attention de nos regards. Le général en chef des armées de la république, don Fructoso Rivera, a sa ligne formée depuis Barros Blancos jusqu'à las puntas de Cahelon. Le colonel Baez, après les succès obtenus contre Urquiza, l'a rendu entièrement incapable de tenir la campagne, et d'un jour à l'autre va renforcer, avec le corps sous ses ordres, les troupes aguerries du général Rivera. Le colonel Silva est accouru de las Minas avec les vaillants protecteurs du département de Maldonado.

Il est temps de pourvoir à toutes les éventualités, pour frapper un coup définitif.

Qu'on nous permette ici de parler avec franchise.

Volontaires de la Légion Française, M. le ministre de la guerre, après vous avoir passés en revue, a exprimé à notre colonel sa haute et pleine satisfaction. Vos manœuvres précises l'ont étonné: il a manifesté pour vous avec une brusque et précieuse franchise, sa reconnaissante sympathie. Aucun de vous ne l'oubliera: aucun de vous n'oubliera non plus d'assister avec une persévérance acharnée aux exercices à feu. Votre exemple entrainera ceux que les loisirs du ménage ont retenus jusqu'ici; il donnera du zèle aux retardataires, il stimulera les négligents; il nous sauvera tous. Persévérance! Énergie! Promptitude! et tout sera fini.

Mélez, chers compatriotes, à vos glorieuses fatigues des plaisirs qui, en face du danger, sont toujours de saison. Entrez joyeusement dans ces salles qui, jeudi, vous ouvriront leurs portes pour des bals français. La rétribution que vous paierez terminera comme par enchantement notre hôpital. Vous ferez le bien

Vous avez transformé, poète oriental,
Cet hymne universel en un hymne local.
Votre œuvre, vous l'avez dédiée à vos frères;
Elle plaira, monsieur, à tous nos Volontaires,
Vous en faites hommage à leur élan et à leur vigueur:
Ils vous conserveront la mémoire du cœur.

Adolphe DELACOUR.

LE BEAU DRAPEAU.

FINITE GUERRIER.

OFFRANDE DE FRATERNITE A LA LEGION FRANÇAISE.

Sur l'air de la Marseillaise.

CHOEUR.

Aux armes citoyens,
Formez vos bataillons,
Marchons, marchons!
Qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.

Peuple français, loin de la France,
Soutiens toujours ce nom fameux,

en vous réjouissant: le bonheur rend l'âme si bonne!

Et vous enfin, Mesdames, vous à qui nous devons au nom de tous, l'expression sentie d'une reconnaissance vraie: vous dont les mains dévouées ont noblement frappé aux portes de nos concitoyens; vous, qui, loin d'être rebutées par les réponses dédaigneuses de quelques égoïstes, avez su leur répondre comme ils le méritaient; continuez, nous vous emprions, de suivre avec entrainement la pente où votre cœur vous guide; allez au devant de ceux qui donnent, l'ange de la bienfaisance vous conduira dans des voies sûres. Ceux même dont vous solliciterez la générosité, vous remercieront de l'avoir fait, et vous partagerez avec eux le mérite réel de leur acte patriotique. Ainsi vous assurerez au courage malheureux des soins qu'il est en droit d'attendre, et vous donnerez la charité pour couronne à un édifice, notre ouvrage, dont la base est le désintéressement.

Le cœur, Mesdames, est indulgent. Permettez-moi donc de vous rappeler, non comme un conseil, mais comme une maxime, cette pensée d'un grand poète:

«Les bonnes actions doivent avoir des ailes.»

A. DELACOUR.

SUBSCRIPTION POUR L'HOPITAL FRANÇAIS.

Un négociant consignataire a poussé le dévouement jusqu'à offrir un don fabuleux de 600 piastres nous les remercions cordialement, au nom de tous nos compatriotes.

Un autre négociant, M. G..... (nous le nommerons, s'il réclame), a refusé de souscrire; ceci rappelle l'anecdote des 60 patacons offerts par écrit de sa part à la veuve Merpaux, et convertis plus tard, malgré sa signature, en 50 piastres, qui ont été refusés et transformés en 60 patacons versés à cette souscription par l'un de nos compatriotes, homme de cœur et de parole.

Quoiqu'il en soit, l'hôpital a 800 piastres en caisse.

A. DELACOUR.

AVIS DE POLICE.

Par ordre de M. le chef politique et de police, on prévient le public qu'à dater de ce jour, 22 mai, les amendes qui seront imposées, pour contravention aux édits de

«Lève-toi, brandissant ta lance,
Réduis en poudre un monstre affreux.
Race fidèle, autant que brave,
Défends les droits d'un peuple ami,
Mort aux tyrans, qu'à ce grand cri
Tombe à tes pieds la horde esclave.»

Chœur.

Ce beau Drapeau, présent des belles,
Nous remplira de noble ardeur,
Nous saurons, combattant pour elles,
Le soutenir au champ d'honneur.
Aux trois couleurs de la Patrie
Jurons la palme ou le trépas,
Ce beau Drapeau ne se rend pas!!
Plutôt la mort que l'infamie!

Chœur.

Tu dors, BRUTUS! et sans vengeance
Sont égorgés nos champions,
Noble sang que le monstre lâche
Contre ta foudre, et tes canons!
Aux fils de France point d'entraves!
Ils vengeront ce sang chéri;

police en vigueur, ne devront être payées que d'après un reçu imprimé qui énoncera la valeur, et sera signé par le soussigné, et le commissaire respectif, et scellé du sceau du département.

Mont video, 22 mai 1843.

MENDEZ.

AVIS A MES COMPATRIOTES

Et aux défenseurs de la liberté.

A dater de ce jour, lorsque la légion prendra les armes, il y aura un dépôt d'armes, de gibernes et de munitions, au bureau de l'Etat Major pour tous ceux qui, n'ayant pas pris les armes, voudraient concourir à la défense de la noble cause à laquelle nous nous sommes dévoués pour protéger nos vies, celles de nos familles, et conserver un bien être acquis avec tant de peines et de travaux.

Le colonel des Volontaires Français,
THIEBAUT.

ORDRE DU JOUR

«Gamarades,

Les succès du vaillant général Rivera ont dû faire tressaillir de joie tous les braves de la légion des volontaires, comme aussi de tous ceux dont les sympathies nous sont acquises.

Une forte ennemie qui venait au secours d'Oribe a été battue et poursuivie pendant 40 lieues par le brave colonel Baez, le général Rivera a passé la rivière de Santa-Lucia à Tala malgré les forces ennemies qui voulaient lui disputer ce passage; rien n'a pu lui résister; il a écrasé cette horde d'assassins, traversé les lignes d'Oribe et se trouve à 6 lieues de Montevideo.

Ces succès doivent nous enorgueillir, puisque nous défendons la même cause, et vous convaincre combien sont faux les bruits mensongers que l'on cherche à répandre parmi vous. Le temps n'est plus où nous devons encore souffrir des perfides mensonges parmi nous, nous avons assez donné de preuves de notre modération pour être en droit d'exiger de ces misérables la cessation de ces provocations criminelles. Je vous ordonne donc de me faire connaître tous ceux qui chercheraient à vous induire en erreur et à trahir le serment que vous m'avez fait de vaincre ou mourir sous notre drapeau. Nous

A leur tonnerre ont tressailli
Les égorgeurs, et les esclaves.

Chœur.

Royaume, Empire et République,
Gloires d'Atgel, Friedland, Luzon,
Enflammant notre ardeur civique,
Poutreuil ce pavillon,
Si tant de droits sont équivoques,
Nous méprisons nos détracteurs,
Ce beau Drapeau annonce aux cœurs
L'emblème heureux des trois époques.

Chœur.

Lorsque vengeurs de tant de crimes
Nous rentrerons brillants d'honneurs,
Au milieu de nos chants sublimes
Résonneront de tristes pleurs.
Héros sans vie, à la misère
Un peuple accourt, dormez en paix!
De l'orpheline d'un français
Tout Oriental devient le père!!!

Chœur.

Par F. A. F. Oriental.

donnerons ainsi une leçon à tous ces lâches qui conspirent dans l'ombre, et voudraient nous anéantir avant d'avoir accompli notre vœu et nos promesses.

Notre modération a été mal comprise; prouvons à ces séides que ce ne fut ni la crainte ni le bon droit qui nous manquait, que nous les méprisions comme nous les méprisons encore; mais qu'il est un terme à tout, et que ce terme est arrivé!

Nous devons veiller à l'honneur de la légion; aidez-moi donc, et vous verrez que, si j'ai pu être indulgent et bon, je saurai être aussi sévère et inflexible, surtout envers les traîtres.

Le colonel de la légion française,

THIEBAUT.

Le Rédacteur du Patriote Français est autorisé par M. Banon à déclarer que M. Lascazes a pris l'engagement positif de participer, comme ses confrères les Pharmaciens Français, à une œuvre d'humanité; que seulement, pour des motifs à lui connus, il s'est réservé l'anonyme.

M. le chef d'État-Major de la Légion Française nous certifie que presque toutes les ordonnances adressées à M. Lascazes ont été renvoyées; et que les instruments délivrés par M. Lascazes sont tout bonnement un bauge simple et une sonde en gomme élastique.

M. Lascazes fait sonner bien habilement le mot de *coleries*; nous laissons à sa conscience le soin de lui répondre. Il serait bien dorénavant de lire, avant que d'apposer sa signature, la commission de santé n'a spéculé ni sur la publicité ni sur la reconnaissance publique; elle a fait son devoir; elle ne s'en écartera jamais.

A. DELACOUR.

À M. le Rédacteur du Patriote,

Montevideo le 24 mai.

Monsieur,

L'auteur de la lettre du 18 adressée à M. Lascazes ne l'a pas rigoureusement personnellement, persuadé que les termes dans lesquels elle était conçue n'avaient rien d'incohérent et qu'un bon membre de la commission de santé n'hésiterait au besoin à en prendre sa part de responsabilité. Maintenant que mes paroles ont été mal interprétées, permettez-moi de les avouer par la voie de votre journal, afin de ne laisser à personne l'occasion d'offenser gratuitement une société dont les intentions sont essentiellement louables, puis-que'elle n'a pour objet que de venir en aide à ceux de nos compatriotes qui pourraient devenir victimes de leur dévouement.

Laisant à M. Banon le soin de faire savoir jusqu'à quel point il a été autorisé par M. Lascazes à faire des offres publiques en son nom, je répondrai seulement que pour ma part je n'ai pris envers qui que ce soit d'autre engagement que celui, sacré pour moi, de délivrer sur ordonnance, des médicaments à tout individu dans le besoin, sans égard à d'ailleurs à la bannière sous laquelle il se trouve engagé.

Je veux bien croire, puisqu'il l'affirme, que M. Lascazes n'en soit pouvoir une trentaine d'ordonnances revêtues du sceau de l'État-Major exécutées à ses dépens; mon assertion pourra donc tout au plus être taxée d'inexacte, car le nombre prouve assez que j'étais peu éloigné de la vérité. Quant à mes intentions, je répète qu'elles n'ont été nullement d'offenser notre honorable confrère, et bien moins encore de l'obliger à partager nos dépenses ou nos travaux. J'ai cru le moment venu, non pas de l'interroger sur sa conduite à tenir, comme si l'a supposé ou comme on l'a pensé pour lui, mais bien sur des dispositions qu'il importait à la commission de connaître.

Je me réjouis de plus de lui avoir fourni l'occasion de mettre au jour des opinions politiques sur lesquelles personne ne conservait de doute, et qui peuvent du reste paraître entièrement étrangères à la question.

Recevez, Monsieur, mes salutations empreintes.

Prosper JACQUET.

FRANCE.

(Paris 10 de mars.)

(Suite et fin.)

Que répond-e, en effet, à moins que, par un de ces traits d'audace familiers à M. Guizot et déguisés sous les pommes du langage, tout en repré-entant la révolution de juillet comme un

enfant faible et nu qui a eu besoin pour vivre d'emprunter la force propre à la dynastie et les secours de la politique dominante; ou escamoté, au profit de cette misérable politique, la fondation du royaume belge et l'établissement de la liberté en Espagne, résolutions presque soudains de notre gé-éreuse révolution. Non, le système qui s'y voit, qui s'affiche à présent et qui a trouvé sa digne personnification dans M. Guizot, n'a point créé ces résultats. Il les eût certainement laissés péri, si, dans les premières années, la volonté nationale, encore prépondérante, n'avait deux fois jeté un défi aux monarches absolus de l'Europe, disposés à détruire ce que la révolution avait fait. Les fruits du système, depuis qu'il a prévalu, c'est l'abandon d'Archeve, c'est la mutilation du territoire belge, c'est la perte de notre influence en Espagne, ce sont les avanies reçues les coups sur coups dans l'affaire d'Orient, c'est une subordination humiliante des intérêts français aux intérêts britanniques tenant lieu de toutes nos alliances; et, par un contre-coup presque nécessaire, c'est, à l'intérieur, l'avilissement de l'administration, la corruption politique, la violation de plusieurs des garanties que la chartre de 1830 avait voulu à jamais consacrer.

Croit-on que ce soit par des bienfaits de cette nature qu'un gouvernement nouveau parvient à s'affermir? Chaque fois que cette question est posée dans le parlement, les faux conservateurs ne manquent pas de répondre à grands cris: "Le gouvernement est fondé et est affermi."—Eh! messieurs, n'en a-t-on pas dit autant, vous-même, peut-être, et avec autant de vraisemblance, des fois ou quatre gouvernements qui ont précédé celui-ci? Votre appui et vos solennelles déclarations ont-ils empêché qu'ils ne fussent tour à tour culbutés l'un sur l'autre? Nous souhaitons, nous, sincèrement une meilleure fortune au gouvernement actuel de notre pays; nous croyons fermement que la France, lasse de révolutions, est résolue à le conserver; qu'elle le défendra, s'il était menacé, comme elle l'a déjà défendu; que ses ennemis, enfin, n'auroient point la force de l'abattre. Lui seul pourrait se perdre, mais il le pourrait; et nous sommes forcés de dire avec un sentiment de douleur que les hommes sensés comprendront, car ils le partagent, qu'il est en déclin, comme frappé déjà de stérilité et d'atonie.

Ce n'est point à son origine que nous imputons, nous, cette faiblesse. Les légitimistes et M. Guizot, par un accord dont nous sommes peu surpris, affirment également que la révolution de juillet a paralysé tous les mouvements de la France, qu'elle est sortie des mains du peuple et de son triomphe, comme un enfant faible et nu, pour tomber aussitôt, suivant les premiers, dans une décrépitude prématurée, mais inévitable; pour garantir glorieusement, suivant le second, jusqu'aux proportions où elle atteint aujourd'hui. Mensonge intéressé des deux parts. La révolution de juillet, à son apparition, était si grande et si respectée, que le gouvernement qu'elle a succité doit encore à cette origine, malgré ses torts, malgré ses fautes, une puissance dont il ne se doute plus. Ce qui le compromet, ce qui le rabaisse et l'affaiblit, c'est précisément ce qui le politique dont le ministère a l'impudence de se glorifier et que l'opposition constitutionnelle s'honore d'avoir toujours combattue. Aussi, étrangers aux intrigues, fermes contre les suggestions hostiles de l'esprit de parti, indifférents à toutes les évolutions que pourront faire certains hommes dans un sens ou dans l'autre, confiants dans l'intelligence et la loyauté de ceux qui ont un esprit vraiment supérieur et

qui aiment leur pays, nous défendrons le gouvernement de juillet en repoussant avec énergie le système dans lequel on prétend l'immobiliser. Oui, il faut que ce système tombe! Cette parole avait déjà retenti en France avant que M. de Lamartine l'eût prononcée à la tribune; mais depuis ce jour, il n'est pas un citoyen du royaume, il n'est pas une de nos villes où elle n'ait trouvé des milliers d'échos!

(Suite.)

LE DÉSASTRE DE LA GUADELOUPE.

(Suite.)

Pardonnez-moi, mon ami, la sèche description géographique; elle était nécessaire, afin de vous faire bien comprendre toute l'étendue du désastre qui a passé sur nous. Cette île si riche, si belle, si bien couronnée de verdure, si bien dorée par le soleil, n'offre plus à l'heure où je vous écris que l'horrible image d'un sol nu et désolé. C'est le 8 février, à 10 heures 27 minutes, le ciel étant pur, le thermomètre ne marquant que 22 degrés, qu'a éclaté subitement l'affreuse catastrophe dont j'ai à vous entretenir. La plume et le pinceau même seraient incapables de retracer les scènes d'horreur et de désolation dont je viens d'être témoin. Laissez-moi donc, mon ami, avec le cœur et l'imagination, et comme moi vous frémirez et vous pleurerez.

À mon arrivée à la Basse-Terre, j'avais été prendre gîte chez un bon et excellent ami; j'habitais avec lui et M. Raynaud, greffier en chef du tribunal de première instance, une charmante maison, construite sur une colline au dessus de la ville. Devant nous la cité, bâtie en amphithéâtre, les rades, les navires à l'ancre, un horizon immense et sans bornes; derrière nous la Soufrière, se dressant haute et fière, jetant à droite et à gauche ses deux bras de granit jusqu'à la mer, lançant jusqu'au ciel son large panache de fumée. Là tout est grand, tout est beau, tout est appelé à vivre; aussi me sentais-je moins triste, moins préoccupé des regrets que j'avais emportés de France. Tout à coup, c'était à la fin du déjeuner, nous causions de nos joies et de nos espérances, lorsqu'un grondement se fit entendre dans une galerie voisine; nous prîmes l'oreille avec stupéfaction: le bruit s'étendait de plus en plus; les meubles craquaient, les porcelaines se heurtaient; les murs, soulevés par une force inconnue, semblaient s'agiter et se mouvoir autour de nous; la mort était sous nos pieds, sur nos têtes, à nos côtés, partout! Le tremblement de terre avait commencé!... Quel moment!... Comment peindre ce qui se passait en nous et hors de nous!... Le tintement lugubre des cloches ébranlées par le secousse, et qui semblaient sonner d'elles-mêmes les funérailles de toute une ville à genoux devant la main invisible qui la frappait!... Les femmes, les enfants, les hommes se précipitant hors des maisons, tous se traînant sur le pavé avec des cris et des prières!... Et pendant ce temps, les maisons chancelant, les toits se balançant en l'air, la terre émue jusque dans ses plus profondes entrailles, se soulevant ou s'abaissant, toujours prête à s'entr'ouvrir; les secousses, tantôt vives et saccadées, tantôt lentes et sèches, se multipliaient, se rapprochaient!... L'île entière était comme un vaisseau battu par les vagues!... Seule, la Soufrière se tenait debout, semblant défier le désastre!... Soudain sa cime partagée se détache et roule avec fracas au milieu d'un nuage de poussière et de fumée. La tête de ce géant de pierre venait le tomber, et des flots de lave et d'eau bouillante inondaient son cadavre encore debout. Les falaises s'écroutaient alors, et pendant un quart-d'heure toutes les sources s'arrêtèrent, les rivières tarirent!... Il y a, dans un combat, la lutte de l'homme contre l'homme; dans un incendie, dans un ouragan, la lutte de l'homme contre les éléments. Ici, rien!... rien que l'impuissance et l'immobilité du désespoir!... Dieu semblait avoir retiré ses foudres du ciel pour les pousser sous terre!... Force, courage, énergie, tout était inutile; tout disparaissait. Le maître de là-haut s'étant chargé lui-même d'ouvrir une vaste tombe aux corps, se réservant d'appeler à lui les âmes!... Que l'homme est faible, mon ami, et que l'éternité est grande, lorsque subitement elle s'ouvre large et béante!... La dernière heure de la Basse-Terre n'avait pourtant pas sonné.

Au bout de quelques minutes, car tout ici s'était passé en quelques minutes, le bruit cessa, le sol se raffermît et la population tremblante se releva pour contempler et

compter ses malheurs. Mais déjà était accouru au milieu d'elle, pour la soutenir et la consoler, l'homme à qui la France a confié sa destinée. A la première alarme, le contre-amiral Gourbeyre, sacrifiant à son devoir ses affections de famille et le soin de sa propre sûreté, s'était précipité à travers les rues, qu'il parcourait suivi de son état-major, au risque d'être écrasé par les débris. Son calme, son sang-froid, la précision des ordres qu'il distribuait ne contribuèrent pas peu à maintenir l'ordre et la tranquillité, si nécessaires dans un pareil moment. De nombreuses patrouilles furent faites en mouvement, et l'on débarqua l'équipage de la goélette la Décidée. Le gouverneur, après avoir tout vu, tout examiné par lui-même, tout prévu, se retira, et, sans prendre une minute de repos, ordonna de seller immédiatement son cheval, afin d'aller en personne s'assurer de l'état où se trouvaient réduites les autres parties de la colonie. "Changez de vêtements, lui dit-on, raffinez vos forces.—Non, non; répondit-il, il y en a tant d'autres maintenant qui n'ont ni pain ni vêtements!" Belles paroles qu'il est bon que la France connaisse et que la colonie saura apprécier. La foule, ainsi encouragée par l'exemple de l'amiral, sentit renaître en elle ce vieux courage créolé éprouvé bien souvent, mais jamais lassé; on courut vers le Cours. Cette partie de la Basse-Terre était celle qui avait le plus souffert. La commission des officiers du génie s'y transporta; la maison du Cercle et plusieurs autres furent condamnées et des factionnaires placés de distance en distance afin de préserver le public des dangers de l'éboulement.

(La suite au prochain numéro.)

NOUVELLES DIVERSES

Nous avons eu raison de présumer qu'on exagérât la portée du mouvement qui avait éclaté en Haïti. Les journaux de Port-au-Prince du 2 février nous apprennent le dénoûment de ce mouvement, à la tête duquel s'était placé le chef de bataillon Rivière-Hérard. La tentative a eu lieu, comme on sait, dans le district des Cayes, où commande le général de division Borgella. Les troupes et les gardes nationales de ce district et de celui d'Aquin ont marché résolument contre les révoltés, qui se sont enfuis dans les bois. Le président a investi le général Borgella d'un pouvoir dictatorial dans le département du Sud; les commandans de tous les districts compris dans ce département devront obéir au général Borgella dans tout ce qu'il leur ordonnera pour le rétablissement de la tranquillité. Les chefs du mouvement insurrectionnel sont déclarés traitres à la patrie; amis et parents ne sont offerts à ceux qui n'ont été qu'entraînés et qui feront une prompte soumission au gouvernement. On espère que les chefs seront abandonnés par le petit nombre d'hommes qui les a suivis dans leur retraite ou plutôt dans leur fuite. Le retour complet de l'ordre ne paraît donc pas devoir se faire attendre.

(Commerce.)

—On parlait beaucoup aujourd'hui de l'apparition d'une comète qui aurait été aperçue hier dans la soirée. Un journal a même aventuré, à cette occasion, des détails qui sont au moins exagérés. Voici ce que nous pouvons affirmer; il est vrai que les membres de l'Observatoire ont remarqué, hier au soir, au delà de l'atmosphère, un long sillage qu'ils ont jugé ne pouvoir être que la queue d'une comète, mais sans pouvoir déterminer encore si elle vient ou si elle se retire, car le noyau même du météore n'était pas visible. La queue était fort longue, étroite et un peu recourbée. Elle passait de la constellation des Poissons dans celle de l'Eridan et elle se terminait dans la constellation du Lièvre. Les savans du bureau des Longitudes chercheront ce soir à saisir, s'il est possible, l'apparition et la marche de l'astre errant, mais on doute que le noyau en soit plus visible aujourd'hui qu'hier.

—Par jugement du tribunal correctionnel de Bayonne, en date du 19 janvier, Louis Guillaume Frémont, capitaine au long cours, né à Quillebeuf, et le nommé Jean Eligibe, de Laccarry, canton de Tardets, ont été condamnés à un an et un jour d'emprisonnement, pour avoir usé de de manœuvres frauduleuses dans le but de se procurer des passagers pour Montevideo.

(Commerce.)

AVIS DIVERS.

SALON DU JARDIN.

A l'occasion de la bénédiction de notre Drapeau, un bal aura lieu Jeudi prochain, 25 Mai, chez MM. Galey et Gouli. Nos compatriotes saisiront avec empressement cette occasion de manifester, à la veille d'une bataille, cette gaîté française qui rit en face du feu. Nos ennemis comprendront qu'il n'y a jamais eu dans nos cours que de la joie et de l'espérance, et que nous méprisons trop leurs mensonges pour nous en préoccuper.

A Jeudi donc, réunion complète; et plein d'entrain pour le plaisir à la conquête de la civilisation.

Le bal sera dirigé par M. Bourgoin, lieutenant adjoint à l'Etat Major.

Prix d'entrée, demi-patacon.

Jeudi prochain, 25 mai, un bal aura lieu chez M. Letrillard, capitaine d'artillerie, Café de l'Uruguay. Les entrées sont à la générosité des personnes qui voudront participer à une œuvre toute philanthropique, vu que la recette sera versée à la caisse de l'hôpital de la Légion Française, le bal commencera à 6 heures du soir.

LEGION DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Le capitaine de la 3^e compagnie du 4^e bataillon fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie, et qui n'ont pas reçu leurs habillemens, de vouloir bien passer chez M. Brauet, rue du Porton (près la Buena Vista), où il leur en sera délivré.

Le commandant de la compagnie.
LATOUR.

On demande une servante brique Française pour la cuisine, et le soin de ménage. On est susceptible à une bonne conduite et à la confiance. S'adresser rue St. Louis, n. 70.

AVIS.

Les Dames Françaises, qui se sont occupées de la souscription pour l'Hôpital, désirent que, pour diminuer les fatigues aux quelles elles se sont généreusement soumises, une souscription à domicile fut ouverte chez l'une d'elles.

C'est pour ce motif qu'une souscription est ouverte chez Mme. Viglezzi, rue San Gabriel, n. 127 et 129.

AVIS.

On désire trouver un français qui voudrait se charger de perfectionner deux enfans un de 13 ans et l'autre de 10 dans l'écriture et l'arithmétique. S'adresser rue Saint Louis n. 57 ou rue Saint Jean n. 46, celui qui le désire n'a qu'à se présenter pour y faire les conditions.

AMA DE LECHE.

Una Italiana desea un niño para criar, la persona que la necesite para dicha ocupacion ocura al Cuartel de los Italianos, ca le de la Buena-Vista, ó en casa del Sr. Doncta en donde darán razon.

AVIS.

Maison Honoré Gasparin, plâtrero, rue San-Gabriel, numéro 25, on achète or vieux, argent et cuivre.

HOPITAL FRANCAIS.

On souscrit pour l'hôpital français chez M. Viglezzi, rue San-Gabriel, numéros 127 et 129

AVIS.

On vient d'imprimer, à l'imprimerie de la Charité, un ouvrage intitulé :

INSTRUCTIONS D'INFANTERIE,

qui comprend celle des recrues, le manuel des guides, et la tactique des éclaireurs; extraits de la dernière édition de Valence, avec 29 gravures lithographiées, qui indiquent les signes du commandement avec l'épée ou la canne.

Il se vend à ladite imprimerie, et chez Domenech ou chez Varela, place de la Matriz.

CHIEN PERDU.

Il a été perdu un petit chien, poil blanc et noir, répondant au nom de Moustache. — La personne qui l'aurait trouvé est invitée à le ramener au bureau du Patriote. Elle recevra une récompense honnête.

AVIS.

Une souscription, pour l'hôpital français, est ouverte chez M. le président de la commission de santé, rue San Benito (ancien consulat), n. 16.

AVIS IMPORTANT.

On demande des ouvriers, maçons et manoeuvres pour l'hôpital Français. S'adresser maison neuve de D. Juan Maria Perez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils seront exemptés de service, et leur ouvrage leur sera payé.

VENTE.

On désirerait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de MM. Richard et Démet, situé rue de la Fédération (Plata), à 2 1/2 chades de la place de la Victoire.

S'adresser à M. Couturier au magasin de meubles rue de los Pescadores en face du café du Commerce. On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

AVIS AU PUBLIC.

M. Frédéric, traiteur, rue Saint-Louis n. 53, prévient les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance qu'il continue comme auparavant à prendre des pensionnaires en ville, et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

Il a été perdu le 6 mai un porte-cigares en paille contenant une papelette et un certificat d'exemption de service au nom de Thénard Gilbert Antoine. — La personne qui l'a trouvé est priée de le remettre au Bureau de journal: il aura une récompense, s'il l'exige.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles maison Pernin à côté de la Police, en face le magasins du Pavillon Français.

Le Gerant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.